

ELOGE FUNEBRE

Prononcé par M. Max Gallo

Aux obsèques de Lazare Ponticelli

Lundi 17 mars 2008

Se questo è un uomo : ces mots italiens – si c'est un homme –

Se questo è un uomo, il faut les prononcer pour évoquer Lazare Ponticelli, mort à 110 ans, citoyen français, mais né italien le 7 décembre 1897 entre Parma et Piacenza, en Emilia, dans l'Italie de la misère,

Celle où sa mère cultive sur un lopin de terre un peu de maïs pour nourrir ses enfants faméliques, et descend trois fois par an vers « la risaia » – les rizières – payée avec un sac de riz pour son travail de « mondina » dans la vallée du *riso amaro*, du riz amer.

Se questo è un uomo : ces mots appartiennent à Primo Levi, survivant inoubliable d'Auschwitz, et Auschwitz par l'enchaînement tragique des événements, l'aveuglement, la déraison, la lâcheté, la haine, l'antisémitisme est l'un des monstres enfantés par la Première Guerre mondiale dont Lazare Ponticelli était, en France, le dernier survivant depuis le décès de son camarade Louis de Cazenave.

Et nous sommes ici pour partager avec tous les siens la tristesse qui les étreint au moment de la disparition de leur parent, père, grand-père, arrière-grand-père, de cet homme survivant à la misère de son enfance et à l'horreur meurtrière du siècle.

Les souffrances qu'il a vécues, l'interrogation bouleversante de Primo Levi, *Se questo è un uomo*, les exprime :

Considérez si c'est un homme

Que celui qui peine dans la boue

Qui ne connaît pas de repos

Qui se bat pour un quignon de pain

Qui meurt pour un oui ou un non.

De 1914 à 1918, huit millions et demi d'hommes ont été mobilisés en France, et plus de cinq millions en Italie. Des millions sont morts ou ont été blessés et tous les combattants ont été marqués à vif dans leur chair et leur âme.

Et Lazare Ponticelli en pensant à ses camarades tombés pendant cette guerre – et des centaines à ses côtés – a longtemps été réticent à des funérailles nationales. « Si c'est moi le dernier, je dis non. Ce serait un affront pour les gens qui sont morts sans considération. »

Noblesse fraternelle de Lazare Ponticelli, solidarité vive, après presque un siècle écoulé.

Et cette attitude digne, morale, humble, nous oblige. Nous nous rassemblons non pas seulement, non pas d'abord, autour d'un symbole dont l'histoire s'est emparée. Nous entourons un homme et les siens. Nous communions avec eux.

Et Lazare Ponticelli est bien plus que le dernier survivant sur notre sol de la grande armée des combattants de la Première Guerre mondiale.

Se questo è un uomo, il nous rend fier, par toute sa vie, d'être son frère humain.

Parce que son destin se dresse contre l'égoïsme, la passivité, la soumission, le désespoir, son destin est un appel à la volonté, à la modeste grandeur de l'homme, à l'héroïsme quotidien.

Car à chaque instant, la vie de Lazare Ponticelli fut exemplaire.

Il s'est insurgé contre la misère. Il a quitté seul à neuf ans son Emilia natale, débarquant seul gare de Lyon, enfant perdu, illettré, ne connaissant pas un mot de français, recueilli par les Italiens de Nogent-sur-Marne.

Il n'a pour tout bien que sa volonté. Il accepte tous les petits métiers. Mais dès 1913, il crée une entreprise. Et quand la guerre vient, il maquille son âge pour s'engager dans un Régiment de Marche de la Légion étrangère.

Qu'on écoute la voix de ce volontaire de seize ans : « J'ai voulu défendre la France parce qu'elle m'avait donné à manger, c'était une manière de dire merci. »

Alors commence le temps de l'héroïsme sans grands mots : « Nous savions à peine nous battre et nous n'avions presque pas de munitions. Nous creusions sans cesse des fosses pour enterrer les morts, puis des sapes et des tranchées. On avait la peur au ventre. »

Combats acharnés en Argonne. Et le camarade inconnu, blessé, qui crie, que Lazare Ponticelli va chercher sous le feu. Et cette vie qui est celle de millions de jeunes hommes – vingt ans – affrontant, à chaque instant de chaque jour, la mort.

En 1915, on démobilise Lazare Ponticelli d'autorité pour qu'il aille rejoindre les troupes de l'Italie qui vient d'entrer en guerre.

Qu'on l'écoute encore : « Je ne voulais pas quitter mon bataillon et laisser mes camarades. La Légion avait fait de moi un Français. C'était profondément injuste. » Il va connaître le front italien avec le 3^e régiment d'Alpini. Tyrol, Monte Cucco, Monte Grappa.

Lazare Ponticelli aura ainsi vécu la guerre sous tous ses aspects : les tranchées, les gaz, les combats – sur l'Altiplano dans le désert calcaire des Dolomites, la blessure au visage, les yeux remplis de sang et l'on reste accroché à sa mitrailleuse, on tire plusieurs heures, parce que cesser de faire feu, c'est mourir de la main de ses ennemis dont on sait qu'ils sont aussi des frères, avec qui l'on peut fraterniser, et qu'on embrasse enfin le jour de l'armistice, il y a près de quatre-vingt-dix ans : « Italiens, Autrichiens, on s'est embrassés, fallait voir ça, c'était incroyable », dira-t-il.

Cet héroïsme, cette humanité plus forte que tout, *Se questo è un uomo* – si c'est un homme –, qu'il est exemplaire et tonique ! Rentré en France en 1921, il fonde avec ses deux frères une entreprise à laquelle il donne pour devise : « UNION – TRAVAIL – SAGESSE ».

Sur les chantiers, Lazare Ponticelli choisit les tâches les plus dangereuses : « Les responsables, les chefs, explique-t-il, doivent en toutes circonstances montrer l'exemple afin de pouvoir dire, puisque je le fais, vous pouvez le faire. »

Aucune vanité, la mise en actes du devoir d'exemple, l'affirmation de l'égalité, même quand le statut social crée des différences. Car Lazare Ponticelli n'est pas un

héritier. Sa vie, il l'a bâtie à mains nues. Et bientôt, l'entreprise des frères Ponticelli comptera 2000 salariés. Elle est née de l'obstination, de l'acharnement au travail, de l'audace de ces « ritals » qui, enfin, en 1939, obtiennent la nationalité française. Ce n'est pas un don mais le geste tant espéré de la reconnaissance. Et une union féconde. Lazare Ponticelli a offert sa vie et celle des siens à la France. C'est la communauté nationale qui gagne.

Et lorsque survient la Deuxième Guerre mondiale, le rejeton monstrueux de la Première, Lazare Ponticelli s'engage une nouvelle fois, au risque de sa vie, dans la Résistance et les combats pour la libération de Paris.

C'est lui, cet homme-là, *Se questo è un uomo*, que nous accompagnons aujourd'hui.

Nous sommes bouleversés par cet enfant de neuf ans, arrivé seul, avec des chaussures qu'il avait fabriquées lui-même. Nous sommes aux côtés de ce « rital » prêt à travailler, fût-ce gratuitement, pour prouver son ardeur à la tâche. Nous sommes fiers de l'engagé volontaire de seize ans, de l'homme resté debout, modeste et fraternel tout au long de sa vie qui enjambe trois siècles. Sa présence ici honore ce monument des Invalides, qui est au cœur de l'histoire de la Nation.

Lazare Ponticelli et les siens font partie de cette histoire. Et c'est parce qu'il est ici, parmi nous, avec tout ce qu'il représente, que notre histoire est grande.

Grâce à lui, ses camarades dont il disait « qu'ils étaient morts sans considération », emplissent notre mémoire. Entre eux et nous, c'est l'Union sacrée. Ils reviennent ici, avec leur simple et héroïque vie de jeunes hommes jetés dans ce chaudron des sorcières qu'est la guerre.

Mais avec Lazare Ponticelli, ce n'est pas le désespoir qui l'emporte.

Se questo è un uomo – si c'est un homme –, les mots de Primo Levi s'ouvrent à l'espérance.

Nous n'oublions rien des grands massacres qui ont ensanglanté le XX^e siècle, et d'abord la Première Guerre mondiale.

Nous n'oublions aucun des compagnons de Lazare Ponticelli. Mais la mort ne gagne pas.

Se questo è un uomo, Lazare Ponticelli, homme de paix, modeste et héroïque, bon et fraternel, Italien de naissance, Français de préférence, est vivant parmi nous.

Max Gallo

17 mars 2008